



LÉO FERRÉ à Bobino

ON aime ou on n'aime pas Léo Ferré. Mais même si sa voix chevrotante agace l'oreille, même si son désir forcené de bousculer les conventions irrite les adultes, on ne reste pas indifférent à ses couplets amers, tendres ou nostalgiques, acerbes ou « rigolarde ».

On a beaucoup écrit que Léo Ferré est un poète. Cela est vrai, surtout dans la mesure où il sait toujours admirablement choisir, parmi les meilleurs de nos poètes, les plus beaux, les plus émouvants poèmes.

Avec lui, nous sommes sous l'empire d'une littérature percutante, baroque et toujours imprévue, dont le charme opère aussi bien sur les « intellectuels » que sur le public populaire de Bobino, surtout lorsqu'elle aborde les régions de la mélancolie, car c'est dans la douceur et la nostalgie que Léo Ferré donne le meilleur de lui-même... et surtout pas lorsque l'anarchiste obstiné qu'il veut être montre le bout de l'oreille.

On oublie alors la dureté de son regard et la férocité de son sourire; on oublie une certaine complaisance et une agressivité incongrue pour goûter le poème et l'orchestration supérieure qui l'accompagne généralement.

De toute façon, il est préférable d'écouter un disque de Léo Ferré que de voir l'artiste sur la scène, car sa présence y est souvent gênante, s'auréolant d'éclairages

grandguignolesques. Son visage apparaît tantôt blafard ou ensanglanté, tantôt verdâtre comme celui d'un noyé. Ses textes n'ont vraiment pas besoin de tels artifices.